

Parler de missiles comme du temps qu'il fait

Daniel SCHULZ

Berlin et Mykolaïvka

Daniel est journaliste, basé à Berlin. Il s'est maintes fois rendu à Mykolaïvka, une petite ville du Donbass, dans l'est de l'Ukraine, où la guerre fait rage. Lors de ses visites, une question le taraudait: de quoi les habitant·e·s s'entretiennent-ils à 20 kilomètres du front? Il a prêté attention à leurs conversations et à l'atmosphère sonore générale.

Deux hommes âgés discutent au marché :

- D'où viennent les patates?
- Ce sont les nôtres, elles viennent de Raihorodok.
- Raihorodok? C'est là qu'un missile est tombé hier, non?
- Ils ont tiré des sous-munitions¹.
- Des armes à sous-munitions... Ouais, OK.

¹ Plusieurs petits explosifs contenus dans un seul engin.

L'interprétation des bruits, le décryptage des grésillements, des sifflements, des détonations et les crépitements : ici, à Mykolaïvka, les gens abordent ces sujets comme s'ils parlaient du temps qu'il fait. Ils font leurs courses ou sont au parc avec leurs enfants et tendent l'oreille. Ils disent alors : « Ça sortait ». Ou bien : « Ça rentrait », selon que l'armée ukrainienne riposte à des tirs russes ou l'inverse. Sortant ou entrant, ils l'affirment avec autant d'assurance que leur voix et leurs yeux le permettent. Ils sourient face à ceux et celles qui hésitent encore, qui ne savent toujours pas distinguer le bruit d'un drone kamikaze Shahed de celui de la tondeuse à gazon du voisin.

Mykolaïvka. 4 676 personnes y vivent. Encore. Elles étaient 14 210, en 2022, avant l'invasion de l'Ukraine par la Russie. Les chiffres, envoyés par courriel par les autorités municipales, ne sont peut-être pas tout à fait exacts, mais une chose est certaine : Mykolaïvka est déserte. Une grande partie de la population a fui les roquettes, les drones et les bombes à fragmentation russes, a fui la violence sourde de l'artillerie.



Je suis ici en tant que journaliste, pour parler aux gens de leur vie dans une ville si proche du front. Pourquoi, en dépit de tous les dangers, restent-ils ici? C'est la fin de l'été 2024.

Je compte les sons de la guerre. J'en note les heures. L'avant-dernier samedi d'août, jour de l'indépendance ukrainienne, résonnent trois fortes détonations: 15 h 12, 15 h 19, 15 h 27. Je prends des notes, sur la façon dont les habitant·e·s interprètent les sons: les trois explosions étaient des bombes à sous-munitions. Quand le tonnerre gronde sans éclairs dans le ciel, j'écris: «artillerie». Quand un cliquetis métallique se fait entendre: «fusils d'assaut». «Ce sont les nôtres qui s'entraînent», explique Serhii, un commerçant qui possède un magasin de casseroles, de lampes et de batteries, un kiosque de shawarmas, un atelier et une entreprise de taxis. Il doit avoir raison. Après tout, si les soldats russes étaient proches au point que l'on puisse entendre leurs fusils d'assaut, le reste des habitant·e·s auraient probablement pris la fuite.

Serhii interprète les bruits de façon laconique, en quelques mots, sans jamais faire trop de cas de la guerre. «J'ai vu des soldats se jeter par terre dès qu'ils entendent une grenade russe exploser quelque part ici», raconte-t-il. Il sourit, comme s'il détenait un secret. «Des nouveaux. Ceux qui sont d'ici ne font pas ça.»

Olha donne à manger à un chien. Elle a expressément fait cuire du poulet, mélangé la viande avec du pain, apporté le tout au jardin où vit le chien. Il s'appelle Archer. Pendant qu'Archer mange, elle arrose les tomates en tenant l'arrosoir vert comme un sac à main, le poignet incliné vers le bas, deux doigts accrochés à la poignée. Un sifflement fend le ciel.

Il n'y a plus de trafic aérien civil en Ukraine.

— Est-ce une roquette? Se dirige-t-elle dans notre direction?

— Ah, c'est juste un F-16, un des nôtres, répond Olha. C'est clair. Une roquette est plus rapide qu'un avion de chasse.



— Mais comment peut-on savoir? je demande.

— Si tu avais vécu deux ans de guerre, tu le saurais. Olha rit.

Moi, je ne le sais pas. Avant le petit-déjeuner, je n'étais même pas sûr d'avoir entendu le gargouillement de mon propre estomac ou le grondement sourd d'une artillerie lointaine.

Parler des sons de la guerre distingue ceux et celles qui viennent de la ville des autres. Cela crée des moments de complicité, des communautés éphémères, dans une ville où les communautés établies ont disparu en même temps que les habitant·e·s qui les constituaient.

Olha me montre des jardins abandonnés. Elle répète: «Ils avaient de si belles fleurs...». Elle me montre une maisonnette. Sur la porte turquoise, on peut lire en lettres jaunes délavées: «Jardin communautaire Petit bouleau numéro 9». Ils se retrouvaient ici, faisaient la fête; le

président de l'association veillait à la pompe et à ce qu'il y ait suffisamment d'eau pour les lopins. Il en a été ainsi pendant 26 ans. Olha a loué son lopin tout ce temps. Depuis 2022, le «Petit bouleau numéro 9» n'existe plus. Le président est parti, la plupart des locataires aussi.

«La guerre a détruit les liens», dit Serhii, le commerçant. L'un de ses magasins a été incendié en juillet, mais la police n'a pas trouvé le coupable. «Avant la guerre, je connaissais encore des gens des services secrets dans la ville voisine. Ils auraient pu résoudre l'affaire», explique Serhii. Ils sont désormais partis. Peut-être morts. Il faudrait aller voir l'homme qui est maintenant responsable, mais Serhii ne le connaît pas.

Il y a d'autres sujets de conversation que la guerre. Même si près du front, on ne parle pas que de bombes et de missiles. Dans une discussion de groupe sur la messagerie Telegram, une femme demande si le chat sur l'une des photos partagées pourrait être le sien. Dans un autre groupe, il est question d'un rat domestique qui s'est échappé.

Une nuit, des habitant·e·s de Mykolaïvka discutent pendant des heures sur Telegram d'un accident de voiture dans lequel un homme de la ville a percuté l'arrière d'une voiture garée. Sa propre voiture se renverse, tandis que des soldats se trouvaient dans la voiture garée. Le tribunal de commentateurs débat de sa culpabilité, des éventuelles sanctions et des relations parfois tendues entre civils et militaires. Des moments de distraction, peut-être de sociabilité. Quelques heures d'échanges légers, ponctués de blagues grossières, d'insultes mutuelles et de propos durs envers l'armée. La nuit de l'accident, la Russie tire une roquette sur un hôtel dans une autre ville. Bien que celle-ci se trouve à 20 kilomètres, la secousse est ressentie à Mykolaïvka. Un commentateur rappelle les autres à l'ordre : « On tire des missiles balistiques, et vous discutez de voitures sur la route ». La conversation sur l'accident se poursuit encore un moment, portée par de moins en moins de personnes, avant de s'éteindre progressivement.

En temps de guerre, du moins me semble-t-il lorsque je pense à Mykolaïvka, la sociabilité des temps de paix ne disparaît pas complètement. Même dans des circonstances mortelles, on aime parler d'animaux de compagnie ou d'accidents. Ne pas savoir si l'on se réveillera le lendemain, si la maison d'à côté sera encore là, crée un besoin : celui de ne pas penser constamment à l'avenir, celui de bavarder sur des sujets moins sérieux qu'une mort

imminente. En même temps, les habitant·e·s d'une ville si proche du front ne peuvent ignorer la menace. Les propos laconiques de Serhii et Olha sont peut-être une tentative de

« Parler des sons de la guerre distingue ceux et celles qui viennent de la ville des autres. Cela crée des moments de complicité, des communautés éphémères, dans une ville où les communautés établies ont disparu. »

transformer la possibilité toujours présente de leur propre disparition en un sujet de conversation ordinaire, d'en réduire la puissance écrasante. En parlant de missiles comme ils parleraient du temps qu'il fait, ils reconnaissent leur impuissance face à ce qui leur arrive, tout en laissant la situation paraître futile.

Il ne s'agit peut-être pas d'une véritable sociabilité, mais plutôt d'une simulation résistante de normalité. Lorsque

Viktoriiia, la fille d'Olha, vient lui rendre visite depuis Kyïv, elle se moque du fait qu'une femme cherche son chat sur Telegram, alors que la Russie attaque au même moment l'Ukraine entière avec des drones et des missiles. « De quoi les gens d'ici devraient-ils parler, sinon de chats ? » lui répond Olha.

Traduit de l'allemand par
Barbara Thériault